

Zeitschrift: Revue suisse de photographie
Herausgeber: Société des photographes suisses
Band: 9 (1897)
Heft: 3

Rubrik: Faits divers

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



FAITS DIVERS

La course d'hiver de la Société genevoise de photographie.

Le 7 mars dernier, par une froide journée de fin d'hiver, on voyait arriver, vers huit heures du matin, au Jardin Anglais, quelques touristes affublés d'appareils et prêts à partir pour Nernier par le bateau de la côte de Savoie ; c'étaient des membres quelque peu égrenés de la Société genevoise de photographie qui projetaient de faire leur première course de l'année.

Ces courses de la Société sont rarement nombreuses et c'est peut-être un bien, car le petit nombre favorise l'étude sérieuse du paysage ; on ne va pas visiter les pittoresques sites de la Savoie pour faire bombance, mais bien pour rapporter des souvenirs qui seront d'autant plus précieux qu'ils auront été plus sérieusement travaillés.

L'heure avance et notre président, M. le Dr Batault, n'arrive pas. Un facécieux fait observer que devant aller à Nernier par le lac, on ne peut cependant s'y rendre sans *bateau* ! Après ce jeu de mot, nous embarquons et à la station suivante, nous avons la joie de retrouver notre pasteur et sa grande houlette. Le froid est très vif, malgré le beau soleil qui nous promet une journée actinique. Mais le devoir professionnel nous cloue sur le pont pour ne pas manquer la moindre barque qui viendrait à passer à portée et qui malheureusement ne passe pas. Pour em-

ployer le temps, on se promène, on cause, on se pèse sur la balance du vapeur et l'on pèse aussi notre voisine, la seule personne du sexe féminin qui honore de sa présence notre Société. Son poids atteint près de 50 kilos. J'oubliais de dire que c'est une chienne superbe qui répond au nom guerrier de Bellone. Que les dieux nous préservent de jamais tomber entre ses crocs !

L'une après l'autre les stations s'égrènent et vont se perdre dans les lointains brumeux ; nous traversons le petit lac et touchons à Nyon, l'antique Noviodunum dont le pittoresque château est un des plus admirés parmi ceux de l'ancien comté de Vaud. Malheureusement, une cheminée d'usine figure au premier plan pour rappeler les prosaïques réalités de l'existence. Malgré cette longue machine à fumée qui dépare notre paysage, nous ouvrons le feu sur Nyon : plus tard, on ôtera la cheminée, comme le ferait sûrement un peintre, et dites après cela que les photographes ne sont pas des artistes ! Enfin voici Nernier, petit port et gros village, qui est le but de notre course.

Nous avons deux heures jusqu'au déjeuner, de l'existence duquel nous nous assurons prudemment tout d'abord. Nous voici dispersés par petits groupes dans les nombreuses et pittoresques rues de Nernier. Chacun inspecte à sa façon les points intéressants, note l'heure à laquelle l'éclairage sera propice et finalement procède à quelques opérations. Les appareils à main semblent avoir tort, car à cette saison les oppositions de lumière et d'ombre sont trop fortes dans les rues étroites d'un village pour que l'instantané puisse donner grand'chose de bon. C'est l'appareil à pied qui est le véritable instrument à employer et bien avisés sont ceux qui n'ont pas craint de s'en charger.

Le déjeuner nous réunit à midi à la table rustique d'une

hôtellerie de village. En veux-tu le menu, lecteur, pour te prouver notre proverbiale sobriété :

Féras du lac en sauce.

Filet de bœuf.

Salade.

Reblochon de Savoie.

Et c'est tout. Il y a même de trop : je veux parler d'exécrables gousses d'ail dont le filet était lardé et qui ne tardent pas à empester l'air de la salle. Heureusement pour elles, les mouches de l'année font encore défaut !

Bellone a un appétit féroce ; elle mange de tout, même de la salade ; c'est à croire que son maître la tient au régime, ce dont il se défend du reste.

Après avoir repris des forces, on nous met en groupe, Bellone en tête, et en avant de la pose. C'est l'honorable secrétaire de la Société, M. J. Bosson, qui, à chaque course, est chargé de ce soin. Inutile de dire qu'il s'en acquitte toujours à la satisfaction générale.

Le ciel n'est plus aussi pur que le matin ; des nuages, chassés par un vent qui n'est pas de la vraie bise, se traînent le long des montagnes et couvrent peu à peu le bleu du ciel en nous cachant notre indispensable soleil. Malgré cela, la caravanne se met en route par le bord du lac pour atteindre la station de Tougues, d'où le bateau nous ramènera à Genève.

Ah ! le vilain chemin pierreux, entremêlé de marécages où l'on enfonce jusqu'à la cheville ! Avec cela, le temps se gâte et l'on commence à regarder avec envie le parapluie du maître de Bellone dont on l'a un peu raillé tantôt. Mais bravo, ce n'est pas de la pluie, c'est du grésil, enfoncé le parapluie !

Ça et là, il y aurait, grâce au soleil s'il brillait, de

charmants point de vue à prendre, mais que faire par ce jour sombre sinon presser le pas ! Ici, la bande se sépare. Les appareils à pied, comme d'importants personnages qu'ils sont, se décident d'attendre le soleil, tandis que les appareils à main, voltigeurs de flanc, accentuent la retraite. Ils ne tardent pas à atteindre le château de Beauregard, propriété du comte Costa ; ils longent ce beau domaine héréditaire et arrivent au débarcadère de Tougues, fatigués, les pieds mouillés et très désireux de se restaurer. Souhait plus facile à former qu'à réaliser ; la salle d'auberge est glacée. On réclame du feu à grands cris. Le garçon de salle apporte du bois qu'il allume, puis pour activer la combustion, il verse au-dessus du pétrole contenu dans une burette ! Il y a un bon Dieu pour les imprudents et par hasard la burette ne prend pas feu. En revanche, une fumée âcre, épaisse, décore le plafond et redescend peu à peu une fois refroidie. Il paraît, à ce que nous apprend le garçon, que la cheminée n'a pas été ramonnée depuis que la maison est construite, ce qui nous reporte à quelques années en arrière. Suffoqués, nous ouvrons portes et fenêtres : ici s'établit une lutte entre ceux qui aiment mieux la fumée que le courant d'air et ceux qui préfèrent le courant d'air à la fumée. On voit quelle doit être la jouissance de ceux qui craignent l'un et l'autre.

Leurs Seigneuries, les appareils à pied font à ce moment leur entrée ; ils ont pu travailler, paraît-il, grâce à quelques éclaircies, mais ils ont égaré deux des leurs en route. Avant d'être totalement enfumés, nous allons prendre notre bateau qui nous ramène en ville, après un trajet plus direct que le matin et fort charmés de cette jolie journée.

Au XVI^{me} siècle, les Genevois ne pénétraient sur les terres du duc de Savoie qu'armés de pied en cape et les souvenirs qu'ils rapportaient, c'étaient des horions, donnés et reçus. Aujourd'hui, tout est bien changé ; nos voisins de Savoie sont nos amis et nous sommes de fervents admirateurs de leur beau pays, que la nature a paré à l'égal du nôtre. Pourquoi nos Sociétés photographiques de Chambéry et de Genève ne chercheraient-elles pas à se connaître et à se rencontrer parfois à mi-distance de nos deux villes ? La photographie n'y perdrait rien, à coup sûr, et moins encore nos bonnes relations de voisinage.

Cette proposition est absolument personnelle, elle n'a aucun caractère officieux et n'émane que de la *Revue*, qui s'honore tout autant d'être l'organe de la Société photographique de la Savoie que celui de la Société genevoise de photographie.

D.



Eastman's X-Rays Paper.

La Compagnie Eastman vient de lancer un nouveau papier d'une remarquable sensibilité aux rayons X. Il semble que ce soit jusqu'à ce jour la surface sensible la plus convenable à employer pour les travaux exécutés au moyen des rayons X.

(*British Journal.*)



Haute récompense.

La maison C. P. Gœrz, de Berlin, nous informe qu'elle a remporté la médaille d'or décernée par l'Empereur, en récompense de ses divers travaux sur l'optique.

Nous félicitons l'habile fabricant d'un succès qui est une juste récompense de ses travaux.



Le principe de la stéréoscopie remontant au VI^e siècle.

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ».

Il paraît qu'au Musée Wicar, à Lille, il existe deux dessins à la plume (n^{os} 215, 216) qui représentent un jeune homme assis sur un banc et dessinant avec un compas. Ces dessins ont été exécutés par Jacopo Chimenti da Empoli, peintre de l'école florentine, né à Empoli, près Florence, en 1554, et mort en 1640.

Ces images représentent le même sujet pris de deux points différents ; l'une un peu plus à droite, l'autre un peu plus à gauche. Elles sont de dimensions tellement identiques, qu'en faisant converger leurs axes optiques, on peut les réunir en une image d'un relief saisissant. Elles se superposent si aisément et si complètement qu'on ne peut s'empêcher de penser qu'elles ont été dessinées dans le but d'être regardées de cette façon.

Ceci est un fait tangible parfaitement indéniable ; mais il existe des écrits qui semblent prouver que l'idée du stéréoscope remonte à la plus haute antiquité, puisque Galien, il y a 1500 ans, et Jean-Baptiste Porta, en 1593, en ont décrit le principe, et que ce dernier aurait même donné un dessin si complet de deux images séparées, telles que les voit chacun de nos yeux, et de l'image unique qui vient se former entre elles que dans ce dessin on reconnaît non seulement le principe, mais la construction même du stéréoscope.

A. C.

(Gazette du phot. amateur).

